

parlementaire alors qu'il se trouve en présence de deux. Et où est le bourgmestre de Namur ? Non, il faut se méfier. Il se tourne brusquement vers les deux Allemands et leur signifie brièvement : Kriegsgefangen ! Et les voyant armés, il ordonne : Abgeschnallt ! Les deux hommes enlèvent vite leur ceinturon avec le pistolet. L'un des gendarmes timidement s'avance : Et nous, commandant, que devons-nous faire ? Une réponse sèche : Avec ! Les prisonniers sont confiés à la garde vigilante du caporal QUATVIEG. Les gendarmes ont à trotter derrière. L'un des prisonniers est le Rittmeister baron von Roehl, officier d'ordonnance du général von Gallwitz. Il est coiffé du casque à pointe. Ses traits sont fins et réguliers. Il a un air distingué. L'autre est gros et bouffi. Sous une casquette plate à visière des yeux méchants lancent des regards de haine. C'est le capitaine TALBOT, commandant du Corps des automobilistes de l'armée von Gallwitz.

La troupe du commandant Bourg s'ébranle et traverse vers minuit le village de Bois-de-Villers. Les hommes sont épuisés, les deux prisonniers traînent la jambe. Un repos, d'une heure est ordonné. Les hommes, au milieu de la désolation qui les entoure, répriment mal leur colère. Quelques-uns vont même jusqu'à exiger qu'on fusille les prisonniers comme espions. Le commandant est assis à l'écart, soucieux et absorbé. Il cherche à voir clair. Des gens du pays, rencontrés en cours de route, affirment avoir vu dans la journée le bourgmestre de Namur en compagnie de deux officiers allemands à bord d'une automobile portant le drapeau blanc. Le commandant les a mis en face des deux prisonniers. Mais ils ne les ont pas reconnus.

La nuit est éclairée par les feux de l'incendie. Les Allemands ont brûlé le village de Saint-Gérard. Il faut changer de route. Le commandant se décide pour la direction de Sart-Saint-Laurent. Mais là aussi la route est encombrée de réfugiés. Les malheureux, gauchement, en groupes pitoyables, emboitent le pas aux soldats, ils suivent avec un sourire malheureux, mais quelque peu rassurés et confiants. Cette petite troupe valeureuse leur a redonné du courage. Le commandant, dans une bouffée de colère, s'arrête et fait enlever le bandeau qui recouvre les yeux du capitaine von Roehl. Il désigne d'un large geste les lueurs d'incendie, les groupes lamentables des réfugiés, le pays dévasté : Voilà votre œuvre ! Le Rittmeister, sincèrement, répond : Je réproûve cela. Le commandant leur reproche violemment des actes de barbarie à l'égard des civils. Se rappelant son activité au Ministère de la Guerre, il leur parle de l'ouvrage militaire de Beyerlein, intitulé : Jéna oder Sedan. Cette guerre, dit-il, se terminera pour vous par un Jéna. Napoléon vous a permis de vous relever de 1806 à 1813. Mais après cette guerre, vous ne vous relèverez plus.

La marche continue. On relève sur le bord de la route deux soldats français blessés qui râlent péniblement. On les soigne, on les met à l'abri dans une maison proche. Il est cinq heures du matin. Le village de Sart-Saint-Laurent paraît abandonné de ses habitants.